

WALLONIA

ARCHIVES WALLONNES

d'autrefois, de naguère et d'aujourd'hui

RECUEIL MENSUEL

FONDÉ PAR

O. COLSON, Jos. DEFRECHEUX & G. WILLAME

ET DIRIGÉ PAR

OSCAR COLSON.

XIX

1911

LIÈGE

Bureaux : 142, rue Fond Pirette

IMPRIMERIE H. VAILLANT-CARMANNE S. A.



PROGRAMME

Wallonia, revue mensuelle fondée en 1893 et qui paraît régulièrement depuis lors, est une publication à la fois historique, artistique et littéraire, strictement Wallonne.

Ses vues sont essentiellement patriotiques. Elle cherche, en exaltant les œuvres, en honorant les hommes de Wallonie, à donner à cette partie de la Belgique une meilleure conscience de son originalité, de sa valeur et de sa force. Elle combat la Lutte des races mais elle prône l'Emulation des Wallons et des Flamands dans l'étude de leur passé, l'estime de leur présent et l'espoir en leur commun avenir. Elle est d'avis que le patriotisme idéologique est dangereux, et que seul est légitime celui qui s'appuie sur un sentiment éclairé et bienveillant.

Elle condamne donc les exagérations flamingantes. Mais, avant tout, elle cherche à éclairer le Sentiment wallon par l'étude de ce qui, dans le présent et le passé de notre race, est de nature à mieux faire connaître, et donc mieux aimer, notre douce Wallonie, ses grands hommes et leurs grandes œuvres.

Sans s'abstraire de son pays politique, elle est *particulariste* en ce qu'elle favorise l'efflorescence des originalités provinciales, elle est *décentralisatrice* en faveur du réveil des anciennes capitales et centres, autrefois si riches en intellectualité.

Pour réaliser ce programme, elle fait appel aux hommes de science et aux artistes conscients de leur nationalité. Elle les unit dans un même effort désintéressé, en faveur de la Renaissance « ethnique » de la Wallonie, seule capable de doter à nouveau ce pays d'une vie propre et de le défendre contre les envahissements intellectuels contraires à son développement normal.

Wallonia est au reste absolument indépendante de toute politique, de toute philosophie particulière, de tout groupement organisé, de toute association quelconque.

Elle vit de ses propres ressources : œuvre spontanée et libre, elle attribue son succès au caractère général du Mouvement wallon qui s'affirme désormais dans toutes les classes de la Société, — et qu'elle entend servir, sans avoir la prétention de le diriger.

(Extrait d'une circulaire d'Avril 1901.)



L'âge du fer en Belgique : 1817-1867, et l'âge de l'acier : 1867-1917.

Conférence faite à l'Exposition universelle et internationale
de Bruxelles, le 13 octobre 1910 ⁽¹⁾

par

M. ADOLPHE GREINER

Directeur général de la Société Cockerill.

MESSIEURS,

Je n'ai pas l'intention, devant un public aussi éclairé, de faire une de ces conférences qui marquent dans les annales des congrès.

Mon but est plus modeste. Cédant aux sollicitations de votre aimable président, j'ai pensé que vous écouteriez avec indulgence, peut-être avec intérêt, l'histoire de la sidérurgie belge durant les cent dernières années, et je m'y suis cru autorisé à cause de la participation que, personnellement, j'ai prise dans cette question depuis bientôt cinquante années d'activité continue.

1817. — En inscrivant en tête de cet entretien la date de 1817, mon intention était de rappeler que cette année a été marquée par un fait industriel mémorable et cependant peu connu : la cession à John et à James Cockerill du domaine de Seraing, le château des anciens princes-évêques, avec dépendances, parcs, etc., par le roi Guillaume I^{er} des Pays-Bas.

On a retrouvé, récemment, l'acte de vente original, fait par-devant notaire, vente s'élevant à la somme minime de 45,000 frs. !

⁽¹⁾ Chacun lira avec le plus vif intérêt cette conférence qui a eu tant de succès et que l'éminent Directeur général de la Société Cockerill a bien voulu nous autoriser à publier.

Il est évident qu'en aliénant cette vaste propriété dont il n'ignorait pas la valeur minière, le roi donnait une preuve de son désir de voir se développer une industrie dont le père de John et James avait jeté les fondements dans ses ateliers de Liège. Il est certain aussi que Guillaume I^{er} fut associé aux Cockerill dans leurs entreprises, et John lui conserva une reconnaissance que les événements de 1830 ne vinrent pas affaiblir. Aussi, longtemps considéré comme *orangiste*, il fut tenu en suspicion, pendant bien des années, par les patriotes, tels que Rogier, qui lui mesurèrent leurs sympathies et les faveurs du gouvernement nouveau.

Avant 1817, l'industrie du fer était très peu développée en Belgique, non pas que ne fussent nombreux les endroits où l'on fabriquait ce métal, depuis plusieurs siècles, mais parce que, disséminées sur les lieux mêmes où se trouvaient les mines, au voisinage des chutes d'eau, non loin des forêts, qui les approvisionnaient de charbon de bois, ces usines manquaient, pour la plupart, de voies de communication et ne pouvaient opérer que dans des cercles d'action relativement restreints.

Il est intéressant de lire, à ce sujet, les publications de Tahon, sur les anciennes forgeries du pays de Liège et de l'Entre-Sambre et Meuse, qui faisaient partie de la principauté des princes-évêques, et de se rappeler la multitude de noms des anciennes localités où l'on pratiqua l'art de faire du fer et où l'on en a retrouvé les traces, sous forme d'amas de scories, appelées « *crahijs des Sarazins* ».

Je cite : Ferrière, Le Marteau, Les Forges, Martelange, Faulx, Furneaux.

Et comment opéraient nos ancêtres ?...

A l'origine, pas autrement que les Congolais, dont on peut voir, au Musée de Tervueren, le travail très primitif.

Les Belges, disons plutôt les Wallons, avaient, bien entendu, amélioré bientôt cet outillage fort grossier : les soufflets étaient perfectionnés, le fourneau, appelé *bas-foyer*, était fait en matières réfractaires, et le rendement des minerais, élaborés et transformés en *loupes de fer*, était supérieur à ce qui se fait chez nos frères du Congo ; mais le procédé était le même.

On sait que Jules César trouva en Gaule des peuples qui forgeaient, avec soin, leurs propres armes et qu'il eut beaucoup de peine à asservir.

Edouard de Laveleye, dans un aperçu historique de la sidérurgie

belge, donne sur l'ancienne fabrication du fer des renseignements intéressants ; il montre le nombre considérable de forgeries établies en Belgique et signale l'adresse des ouvriers de la Wallonie, dont la réputation s'étendait au loin.

Il rappelle entre autres, que dès le XII^e siècle, les ferronniers formaient la plus importante corporation des trente-deux métiers de la ville de Liège, sous le nom de « bon métier des febvres ».

Mais jusqu'au milieu du XIV^e siècle, le fer n'avait été retiré autrement que par voie directe des minerais, sous forme d'éponge, de loupe, imbibée de scories, que le « *maca* », ou marteau à queue, faisait suinter et en exprimait de quoi former une masse métallique à laquelle le forgeron donnait la forme voulue.

C'est de cette époque que date la première grande transformation de l'art sidérurgique : au lieu de fabriquer directement du fer cru, on produisit, dans des fourneaux appropriés, du *fer carburé fondu*, c'est-à-dire de la fonte, dont on retirait, dans les foyers spéciaux, par un affinage adroit, le fer spongieux, qui constituait ce que l'on a appelé le *puddlage*.

Ce procédé *indirect* avait l'immense avantage d'augmenter et de régulariser considérablement la production du métal, car le fer carburé fondu était obtenu à l'état *liquide*, d'une façon continue ; il n'est donc pas étonnant de voir que la *méthode wallonne*, révolutionnant l'art de fabriquer le fer, fut bientôt implantée dans tous les pays civilisés.

Il paraît que le premier haut fourneau, au charbon de bois, sur lequel nous ayons des données précises, fut construit à Lustin, près de Namur, en 1340.

Malheureusement, la plupart des forges du pays de Liège furent détruites, au XV^e siècle, par les troupes du duc de Bourgogne. Nos vaillants ouvriers émigrèrent alors en Scandinavie ⁽¹⁾ où ils introduisirent les méthodes dans lesquelles ils étaient devenus des maîtres. Gustave-Adolphe dut, en grande partie, ses succès à l'excellence de ses canons et de ses armes.

J'ai retrouvé, il y a quelques années, en Suède, les descendants de ces travailleurs, occupés aux mêmes métiers : mêmes types liégeois, aux chevelures foncées, avec des noms « scandinavisés ».

A Finspong, en Suède, on peut voir sur le fronton du château,

(1) L'histoire de cette émigration a été excellemment résumée dans *Wallonia*, t. XIV (1906), p. 425-432, d'après le savant ouvrage de M. le pasteur Per PEHRSSON (Upsal, Wretman, 1905).

qui sert aujourd'hui de bureaux, un fronton qui porte les armes de Louis de Geer, lequel avait, en 1616, amené deux cents à trois cents ouvriers liégeois dans cette grande usine, célèbre par la qualité de ses canons de fonte. On retrouve le même écusson sur l'orgue de la cathédrale de Liège, qui est probablement un don de la famille de Geer.

Mais arrivons à 1817.

Cette date marque l'époque d'une nouvelle ère de transformation de la sidérurgie belge, et une des plus importantes, car c'est celle de la fabrication de la *fonte au coke*.

Jusque là, le charbon de bois était le seul combustible employé. Pour être maître de forges il fallait être propriétaire de grandes forêts, et cet avantage n'était réservé qu'aux familles nobles ; les princes ne dédaignaient pas le titre de maîtres de forges ; en Belgique, Marie-Thérèse avait sa forgerie à Mariemont.

C'est à John Cockerill que revient l'honneur d'avoir construit le premier haut fourneau belge au coke.

A la même époque, un autre industriel dont le nom mérite d'être cité, Michel Orban, introduisit à Grivegnée, près de Liège, les premiers fours à puddler et les laminoirs, qui devaient si heureusement remplacer les anciens « macas ». Aussitôt nous voyons l'industrie du fer prendre un essor considérable en Belgique. Les usines s'élèvent à l'envi, les unes après les autres, dans le pays de Liège, à Charleroi, dans le Centre, partout où le charbon minéral ne fait pas défaut, et on en trouve beaucoup ; mais c'est surtout après l'admirable invention de Stephenson que le développement des fabriques de fer fut intense en Belgique. Stephenson, on le sait, avait été reçu au palais par le roi Léopold I^{er} en 1832. Le premier chemin de fer de Bruxelles à Malines, ne tarda pas à être décrété et, dès 1835, les premiers rails furent laminés à Seraing.

Pendant près de cinquante ans — jusqu'en 1864 — nos usines fournirent en abondance des fers sous forme de barres marchandes, et surtout des rails dans tous les pays d'Europe. Nous en exportions principalement en Allemagne, et nos ouvriers recommencèrent à essaimer au dehors.

De même qu'en son temps, Cockerill ⁽¹⁾ avait jeté sur tout le

(1) La statue de John Cockerill a été érigée sur la place du Luxembourg, à Bruxelles, grâce à la munificence de W. Rau, son secrétaire, qui assista à ses derniers moments, en 1840, à Varsovie.

Elle existe aussi à Seraing, devant l'hôtel de ville.

continent, et jusqu'en Russie, l'éclat de ses vastes entreprises, de même, de nombreux et laborieux praticiens se répandirent en Westphalie, tels les Dutilleux, les Bicheroux, les Piedbœuf, les Marcotty, les Fossoul, les Gobiet, et d'autres, et y créèrent des établissements florissants. C'est vers cette époque que, grisées par leurs succès toujours croissants, dirigées par des spéculateurs de plus en plus âpres au gain, représentées à l'étranger par des agents trop peu scrupuleux, certaines usines de notre pays se laissèrent aller à fabriquer et à fournir à l'étranger des produits, notamment des rails dont la qualité laissait absolument trop à désirer. En vain essayait-on d'enrayer cette funeste tendance, en vain les bons usiniers (et je ne peux m'empêcher de citer le père Blondiaux de Thy-le-Château) firent-ils des efforts pour revenir à de meilleurs principes ; rien n'y fit, la réputation détestable des fers belges était établie ; il n'y avait plus à y revenir.

Combien nous en avons souffert ? Qui pourra le dire ? Cette fâcheuse réputation, que nos concurrents ont à plaisir accentuée, nous l'avons gardée, même lorsque nous sommes entrés dans l'âge de l'acier.

1867. — Nous voici arrivés à la période de *l'âge de l'acier* ; elle est marquée, dans la sidérurgie belge, par la plus grande révolution qui se soit jamais produite, grâce au génie de Henri Bessemer.

Dix ans auparavant, cet inventeur hardi avait fait breveter « un procédé pour obtenir le fer fondu, sous forme de lingot, directement avec de la fonte liquide, traversée par des jets d'air atmosphérique ». Ignorant absolument les principes de la chimie, Bessemer avait, jusqu'en 1860, dépensé des sommes folles pour faire réussir un procédé que la théorie déclarait ne pas être une chimère. Ce n'est qu'après que son ami *Mushet* lui eut conseillé l'emploi des fontes manganésifères (*Spiegel-Eisen*) que Bessemer réussit à faire des lingots malléables.

Ayant obtenu, en Suède, de l'acier avec des fontes à canons, il délégua son associé Mergerson, à Seraing, à la Société de l'Espérance, où l'on fabriquait alors des obus en fonte, pour la Fonderie de canons de Liège. L'expérience ne réussit pas, la fonte étant trop impure.

C'est alors que M. Pastor décida le conseil d'administration de la Société Cockerill à faire des essais, bientôt couronnés de succès, et que, en même temps qu'à Imphy-Saint-Seurin, en France, les premiers lingots d'acier furent produits sur le continent.

Mais, pour que le procédé se développât, il fallait que l'analyse scientifique vint à son secours, et c'est de ce moment que datent les premiers essais chimiques des fontes et des aciers ; je me rappelle encore les débuts. J'entrai en 1864 au laboratoire de la Société Cockerill, mais quel laboratoire ? Mon prédécesseur, Stévert, avait obtenu du directeur l'acquisition d'une balance perfectionnée, car avant lui, les pesées se faisaient avec la modeste balance des pharmaciens, attribut de la... justice, mais qui était loin d'être un modèle de... justesse !

Quant aux analyses des minerais, elles consistaient en fusions au creuset brasqué de charbon de bois, et c'est avec un grand sérieux que les chefs des hauts fourneaux d'alors classaient les minerais d'après l'aspect des globules fondus et leur résistance au marteau, sur l'enclume, et qu'ils distinguaient à notre grand étonnement : les minerais de fer fort, les minerais de fer tendre, les minerais de fer métis !

Et voilà Bessemer qui réussit à couler des blocs d'acier carrés, lingots de fer fondu malléable, destinés chacun à faire un rail. Quelle simplification dans le laminage d'un lingot homogène au lieu d'un paquet de fers accolés, et combien la résistance d'un métal pareil devait être plus grand ! Les avantages énormes qui en furent la conséquence valurent à Henri Bessemer une fortune considérable.

Tous les inventeurs n'ont malheureusement pas aussi bien réussi. Qu'il me soit permis de rappeler ici l'hommage tardif rendu récemment à P.-E. Martin, qui inventa, presque à la même époque que Bessemer, une méthode de fabrication d'acier sur sole, universellement connue sous le nom de Martin-Siemens ; le second nom, pour marquer que c'est grâce à l'emploi des régénérateurs inventés par l'illustre William Siemens, que P.-E. Martin parvint à fabriquer les premiers lingots en acier, dans son usine de Sireuil (Charente). Or, P.-E. Martin n'a retiré aucune redevance de son procédé, et fort heureusement un groupe d'amis s'est souvenu de lui récemment et a recueilli environ 200,000 francs pour embellir les dernières années de ce modeste vieillard.

Moins heureux fut l'abbé Donny, qui trouva la formule de la fabrication du zinc. Il mourut pauvre au commencement du siècle dernier, après avoir englouti toute sa fortune dans l'usine de Saint-Léonard, à Liège, que la Vieille-Montagne devait reprendre et faire prospérer.

On m'a raconté, en Suède, l'histoire, non moins curieuse, du

fameux Ericson, l'inventeur de la machine à air chaud. Ericson était venu, vers 1824, proposer à John Cockerill de construire pour un navire de guerre hollandais, une machine à vapeur, avec condenseur à surface, chaudière à tubes intérieurs, tirage à vent forcé. L'essai ayant échoué, il se rendit à Londres avec deux de ses amis, d'excellentes familles, comme lui ; ils étaient si pauvres, qu'ils ne pouvaient aller dîner au restaurant ensemble, n'ayant qu'une paire de bottes convenables pour trois ! C'est ce même Ericson qui alla créer aux Etats-Unis d'Amérique les fameux *Monitors*, qui firent tant parler d'eux durant la guerre de Sécession et qui ont servi de modèles aux deux navires que la Société Cockerill a construits à Saint-Petersbourg, après la guerre de Crimée, sous la direction de M. Sadoine.

Mais revenons à l'invention de Henri Bessemer et constatons que c'est dans le pays de Liège qu'elle s'est d'abord développée, à Seraing, puis à Angleur (Selessin), ensuite à Ougrée. Ce n'est que plus tard qu'elle fut introduite dans le pays de Charleroi, qui s'attardait encore à la fabrication du fer. Il a fallu que le chimiste anglais Thomas parvint à obtenir un acier excellent avec les fontes phosphoreuses, réputées impures, pour que nos confrères du Midi de la Belgique se décidassent à transformer leurs fabriques de fer en aciéries. Et maintenant tout est à l'acier.

On se demande ce que nous serions devenus, si nous n'étions pas entrés, résolument, dans l'âge de l'acier.

Il existe, en Belgique, plus de 4.000 kilomètres de grandes lignes de chemins de fer, représentant au moins 350,000 tonnes de rails et plus de 4.000 kilomètres de lignes de chemins de fer vicinaux, soit au moins 150.000 tonnes de rails ; soit, au total, 500.000 tonnes de rails, en laissant de côté les rails des tramways. Or, comme la durée des rails en fer n'excédait guère deux ans et demi à trois ans, il en résulte qu'il eût fallu que chaque année on remplaçât, en Belgique, environ 200,000 tonnes de rails de fer, production bien supérieure à ce que le pays eût pu fournir. Et si nous étendons notre calcul au chiffre mondial des rails placés sur la surface du globe, on arriverait à la conclusion qu'il eût été impossible de produire une pareille masse de rails en fer.

Ce n'est pas le moment de faire ici l'éloge, le panégyrique de cette immense révolution, due aux génies de Bessemer, de Thomas et, ajoutons, de William Siemens-Martin. Il est évident que la grande impulsion du mouvement moderne, les perfectionnements des armes, des moyens de transport sur terre, sur mer, etc.,

n'auraient pu se réaliser si nous avions continué à vivre dans l'âge du fer.

Or, les Belges ont su tirer habilement profit des progrès introduits dans l'art de fabriquer le fer et l'acier. Il est vrai qu'ils n'ont rien inventé, mais ils ont su appliquer avec talent, ce qui est plus dans leur nature, les inventions des autres.

Que l'on songe que depuis vingt ans nous n'avons plus un kilogramme de minerai en Belgique. Nous importons d'Espagne, de Suède, du Luxembourg, de Meurthe-et-Moselle tous les minerais nécessaires à nos hauts fourneaux.

Nous épuisons, d'année en année, nos charbonnages. Sans la récente découverte du bassin houiller en Campine, nous manquerions, certes, dans trente à quarante ans, de combustible. Et bien, quoique la nature ne se soit pas montrée prodigue à notre égard, bien que tout autour de nous s'élèvent des barrières douanières de plus en plus hautes, que voyons-nous ? Nos usines continuent à lutter, et, dans une certaine mesure, progressent. La concurrence de nos puissants voisins stimule nos courages, et si nous remportons quelques succès, nous les devons au talent de nos ingénieurs autant qu'à l'habileté de nos ouvriers, actifs, vaillants, relativement sobres, et dont le bon sens a raison, après tout, des plus dangereux entraînements.

J'ai dit, tantôt, que les Belges n'étaient pas des inventeurs, mais qu'ils savaient appliquer, avec fruit, les découvertes des autres. Je ne connais, en effet, que *deux inventeurs belges*, et non des moindres, je cite : Gramme et Solvay. Leurs superbes inventions ont été mises au point avec une persévérance, une sagacité et une vaillance, qui ont rendu leurs noms immortels.

1917. — Et maintenant, Messieurs, que pouvons-nous dire de l'avenir de notre sidérurgie ? Que sera-t-elle en 1917, cent ans après le point de départ de la grandeur ?

Au point de vue *technique*, devons-nous nous attendre à une révolution nouvelle, due à la baguette magique de la fée Électricité ? ou bien, verrons-nous, à proprement parler, *l'acier électrique* supplanter les aciers actuels, et quelles surprises nouvelles nous sont-elles réservées ?

Au point de vue *administratif*, verrons-nous la fusion plus complète des usines, comme cela se pratique si largement en Allemagne, et, sous les noms de *syndicats, ententes, trusts, cartels*, combinerons-nous des intérêts similaires, en vue de fortifier et d'étendre au loin nos relations commerciales ?

Enfin, au point de vue *financier*, verrons-nous l'organisation de nos banques seconder, de plus en plus, l'expansion de nos industries au dehors, sollicitant l'épargne belge aux emprunts de gouvernements étrangers, sous condition que des commandes nous soient réservées, pour faciliter les transactions lointaines par le du croire ou le crédit à long terme, pour se faire les avant-coureurs de l'industrie et du commerce dans l'œuvre de pénétration, qu'il faut absolument pousser ?

Verrons-nous, dans chaque pays, une banque belge créée pour faciliter nos relations commerciales avec les pays d'outre-mer, ainsi que le font toutes les autres nations ? Souhaitons que nos banquiers, mieux inspirés et mieux outillés, appuient les efforts des ingénieurs et des ouvriers, afin que nous puissions saluer, en 1917, le centenaire de la grande industrie sidérurgique belge, par une union plus intime du capital et du travail nationaux !

AD. GREINER.





Octave Pirmez ⁽¹⁾

par

M. CHARLES DELCHEVALERIE

Dans la pénombre de la période relativement proche, et pourtant quasi légendaire, où l'espoir de notre renaissance littéraire végétait encore dans les limbes, OCTAVE PIRMEZ dresse un aristocratique profil de rêveur solitaire. Que sont ses livres? Des recueils de méditations, le produit des heures passées par un philosophe à la sensibilité profonde et nuancée à considérer de loin et de haut le spectacle du monde. Ces livres graves ont la forme des écrits des moralistes : les pensées en se cristallisant en ont une à une couvert les feuillets: ils s'intitulent *les Feuillées*, *Heures de Philosophie*, *Jours de solitude*. Un volume de souvenirs, *Rémo*, consacré à la mémoire d'un frère regretté, des lettres complètent le bagage de cet écrivain hautain et nonchalant, soucieux de son écriture lapidaire, mais rebelle aux jeux de l'imagination et d'esprit trop abstrait pour se complaire à dramatiser en récits son observation de la comédie humaine.

Ce songeur si parfaitement détaché de l'agitation de ses contemporains, naît en pleine fournaise industrielle, à Châtelet, près de Charleroi, le 19 avril 1832. Ses parents y possédaient le

(1) Ce texte est celui d'une causerie donnée à l'Université Populaire de l'Amicale des Anciens Elèves de l'Ecole moyenne, à Liège, dans une suite consacrée aux prosateurs belges de langue française. L'auteur se défend d'avoir voulu faire un travail original; il a cherché uniquement, en groupant des opinions autorisées autour de ses notes personnelles, à tracer un portrait intellectuel et moral suffisamment ressemblant de son héros littéraire. Il s'est efforcé de contribuer ainsi à le faire connaître, c'est-à-dire à le faire aimer, par les fils d'une race que son œuvre a si noblement honorée.

domaine d'Acoz, auquel il demeura fidèle toute sa vie et d'où partaient si souvent, au crépuscule, ses chevauchées romantiques à travers la noire vallée de la Sambre. Sa famille, de grosse bourgeoisie terrienne, a produit plusieurs hommes politiques. Son père n'eut guère, disent ses biographes, d'autre passion que la chasse; sa mère, pieuse et cultivée, eut sur sa formation intellectuelle une influence décisive. De ses deux frères, l'un, Fernand, lui a inspiré le livre fervent auquel je faisais allusion tout à l'heure. C'était le cadet d'Octave: il mourut à Liège, à l'âge de 28 ans, après une existence exaltée et méditative.

Nous savons d'Octave Pirmez qu'il adora dès sa petite enfance la nature et la solitude, et fut un observateur passionné de la vie des bêtes et des plantes. Son éducation fut libre et spontanée, elle s'écoula en pleine indépendance, dans le cadre des champs et des bois, si l'on excepte une année passée dans un collège bruxellois et où le petit vagabond ivre d'espace, mortifié de se voir renfermé, trouva sa consolation dans la musique.

Il avait pour cet art un penchant vif et profond, qui marque d'une empreinte caractéristique sa nature de wallon essentiel. Enfant sensitif et vibrant, il était déjà, à douze ans, un violoniste singulièrement expressif. Quant à ses études, il obtint de les continuer, à la maison paternelle, sous la direction d'un précepteur qui était un ami. Sa culture au surplus, semble, par le fait de ses préférences intimes, avoir été restreinte et orientée dans un sens mystique et traditionnaliste qui fut du reste la direction de toute sa vie. Il aima Pascal, Montaigne, Bossuet, trouva dans Rousseau une divination fraternelle de la nature, et dans les modernes se limita rigoureusement à l'estime de Châteaubriand, de Lamartine, de Hugo.

A l'âge adulte, il entra à l'Université de Bruxelles, où il eut quelques amitiés littéraires et où il connut notamment Charles de Coster; mais son passage y fut court. Après deux examens, il délaisse les études et entreprend en France, en Allemagne et en Italie des voyages où son esprit d'observation pensive trouve de précieuses inspirations, puis, en 1860, il revient pour s'y fixer définitivement au vallon natal d'Acoz. C'est là, que nourri d'art et de philosophie par ses lectures, ses voyages, ses promenades d'isolé volontaire à travers le troupeau des hommes, il allait, sans hâte, écrire toute son œuvre.

Ces livres n'auraient peut-être jamais été écrits, sans la stimulante influence du jeune frère d'Octave, qui sut décider, par ses

encouragements, son nonchalant aîné, timide et enclin au doute comme maint artiste wallon, à produire et à publier. Celui-ci, dans le volume qu'il consacra à éterniser le souvenir du disparu, raconte avec gratitude de quelle façon clairvoyante celui qu'il appelait Rémo le seconda en revoyant page par page ses manuscrits. Ainsi naquirent, issus des méditations de jeunesse du penseur d'Acoz, les *Feuillées*, qui sont surtout l'esquisse d'un traité de morale et de psychologie, les *Heures de philosophie*, où prédominent les vues esthétiques et métaphysiques, et plus tard les *Jours de solitude*.

Le hautain détachement de l'auteur et l'indifférence du public de son temps expliquent l'insuccès des écrits de Pirmez, dont le nom ne sort de l'ombre que vers 1880. Aussi bien, comme le fait remarquer M. M. WILMOTTE dans une étude à laquelle j'ai fait et ferai encore, en cette causerie, plus d'un précieux emprunt, le génie religieux de Pirmez, retranché avec une ferveur austère dans la contemplation de la nature, ennemi des nouveautés philosophiques et politiques, ne s'accordait pas avec les idées de l'époque. « Il ne dissimulait même pas son éloignement pour les industriels, qui constituaient la classe dirigeante dans le pays où il vivait ; ajoutez à cela sa sensibilité endolorie, son désir de fraternité et un certain dédain de caste qui l'éloignait de toute fortune tôt édifiée et de toute intelligence mal dégrossie, lorsqu'elle n'était pas au service d'une activité populaire. De là les déceptions auxquelles il se heurta ; de là les hésitations d'une pensée trop complètement retranchée dans son isolement, et qui, dans la conversation même, au dire de ceux qui l'ont approché, se trahissaient par de l'inattention, des sautes imprévues de sujets et des déviations déconcertantes ; de là enfin des découragements qui, après la publication des trois livres précités, et quand la mort de son frère Fernand l'eut privé d'un grand réconfort moral, empêchèrent Octave de se remettre à la tâche. L'amitié d'Adolphe Siret le décida plus tard à livrer au public son *Rémo*, dont un tirage privé avait apporté l'heureuse révélation à quelques privilégiés ; ce fut sa dernière production. Sa correspondance ne fut, naturellement, publiée qu'après sa mort. Il laissait, en outre, de nombreuses pages manuscrites, dont de brefs extraits ont été donnés par A. Siret et dont il faut regretter que la plupart n'aient point vu le jour. »

Ce rêveur farouche n'avait guère reçu que les encouragements certes significatif, mais parcimonieux et privés, de quelques

écrivains français comme Taine, Sainte-Beuve, Jules Janin et Saint-René Taillandier, quand se leva chez nous l'enthousiaste cohorte de la *Jeune Belgique*. Avec une ferveur juvénile, les Giraud, les Waller, les Maubel tinrent à honneur de glorifier Pirmez comme un précurseur. Il en fut très touché, et manifesta sa sympathie à ceux qui tentaient sur notre terre jusqu'alors stérile l'aventure d'une



renaissance littéraire. Mais il demeura isolé comme il avait vécu, et, dominé d'ailleurs par un mysticisme envahissant, se tint en dehors d'un mouvement dont la turbulence l'effarouchait quelque peu. Il admirait, nous dit-on, Camille Lemonnier, et la *Forge Roussel* d'Edmond Picard.

« Octave Pirmez mourut dans la nuit du 1^{er} mai 1883, raconte M. WILMOTTE, des suites d'une affection contractée en août 1881. Il fut l'imprudente victime de sa passion pour la musique. Un soir d'été, il s'était attardé dans le bois de Monplaisir pour y jouer du violon, tout seul, devant la nature en liesse ; la fraîcheur de la nuit le surprit et un frisson l'avertit, trop tard, du mal

auquel il s'exposait ; il vécut encore dix-huit mois, mais sans jamais plus recouvrer cette paix du corps qui n'est pas moins nécessaire que la paix de l'esprit. Ses funérailles, simples et émouvantes, attirèrent à Acoz la foule de ses proches et de ses amis, mais aussi la foule bien plus grande des pauvres gens, envers lesquels s'était exercée son inlassable charité. Ce désenchanté des hommes et des livres fut, en effet, un apôtre chrétien, dans le sens de la meilleure fraternité que comporte, en ses origines, un qualificatif dont on a mésusé. »

Pirmez était un sentimental méditatif, et non un bâtisseur de systèmes. Dans ses livres harmonieux, les effusions d'âme alternent avec les cristallisations de pensées : deux d'entre eux, *Feuillées* et *Heures de Philosophie*, sont d'un moraliste préoccupé de métaphysique et confiant dans la notion du divin, les *Jours de solitude* sont surtout d'un artiste profondément impressionné par les spectacles de la nature et des arts.

Pascal et Jean-Jacques Rousseau sont les maîtres de son esprit. Pour lui comme pour Pascal, le fondement de la philosophie consiste dans l'antithèse du cœur et de la raison. Comme Pascal, il se voit amené par cette habitude de pensée à une défiance exagérée du savoir humain. Le sentiment, estime-t-il, assurera à l'homme les clartés nécessaires, là où la raison semble impuissante, mais si notre philosophe veut que le sentiment ait la primauté, c'est à l'exemple de Rousseau, à la condition que la raison l'accompagne et le surveille. Admirateur de la nature, c'est-à-dire du monde de l'instinct, il sera consolé par elle des atteintes brutales de la vie sociale, comme la notion du divin le console des déceptions de la philosophie. C'est un mélancolique et non pas un pessimiste, qui doit à la contemplation fervente de la nature ses réserves de poésie.

Et cet amant de la nature est un juge sévère des travers et des anomalies sociales. Sa prédilection le porte vers le commerce des simples. « C'est un malheur, dit-il, que les hommes qui ont l'énergie, le courage patient et des bras pour le travail, n'aient point l'intelligence, et que les esprits cultivés soient le plus souvent privés de sentiments libéraux. » Quand il toise des gens dont la fortune a prospéré plus que leur cœur ne s'est élargi, constate M. Wilmotte dont j'ai tenu à résumer l'analyse morale de notre héros, il n'a pas assez d'expressions dédaigneuses, tandis qu'il s'agenouille devant la beauté morale des humbles. Il n'est, dit-il encore, de véritable fraternité qu'entre les infortunés. Plus

on gravit l'échelle sociale, plus on voit s'accroître l'égoïsme, chacun se sentant indépendant d'autrui. Octave Pirmez, dans sa conception sociale, nous apparaît ainsi, avant la lettre, comme un démocrate chrétien d'essence supérieure.

Telle est, brièvement tracée, la silhouette spirituelle que nous laissent les *Feuillées* et les *Heures de Philosophie*. Dans les *Jours de solitude*, Pirmez note les sensations d'un voyageur distant et pensif, qui cherche dans les décors animés d'Allemagne et d'Italie le recueillement de la vie intérieure. Avant tout peintre d'idées, comme le définit heureusement M. Wilmotte, il y décrit des paysages, des tableaux, des ruines, mille images de beauté qui lui fournissent le thème d'austères réflexions. Et l'homme, l'essence de son être spirituel, les espoirs dont le problème de la destinée obsède son intelligence religieuse, accentuent l'élément noblement pathétique de cette œuvre qu'éclaire une particulière divination de la beauté.

Dans *Rémo*, Pirmez voulut dissimuler une grande leçon, et, en narrant avec une émotion contenue la vie de son frère, y formuler après *René*, *Obermann* et *Werther*, le type de l'enfant du siècle. Enfin, sa correspondance constitue un recueil captivant par la substance autant que par la forme qui ne cesse, même dans l'intimité familière, d'être élégante et raffinée.

Dans ses livres d'une si pure, si simple et si ferme ordonnance, ce grand Wallon sait philosopher sans sécheresse. Ce solitaire ne connaît point l'amertume, dit ALBERT MOCKEL, qui s'explique en ces lignes vraiment révélatrices :

« L'amertume suppose une rancune révoltée contre la vie, un penchant secret à la combativité. Pirmez, dans son isolement volontaire, sut pénétrer la suprême poésie de la résignation. Dédaigneux de ce que les sociétés humaines peuvent offrir à un être qui songe, il fut, selon sa noble parole, de ceux qui regrettent à force d'avoir espéré, mais qui acceptent ce regret, présent hautain de leur destinée, et le conservent au fond d'eux-mêmes comme un vivant lien avec les hommes qui souffrent. La philosophie de Pirmez n'est pas de la science, puisqu'elle ne se fonde pas sur des bases expérimentales. Elle est plutôt un regard profond qui pénètre la vie, le regard d'un spiritualiste qui s'inquiète de la coexistence du réel qu'on supporte avec l'idéal dont on ressent le mystère, et qui, s'étudiant soi-même dans les choses, édifie avec émotion une sorte de psychologie de la nature. »